



FloriLettres

Lettre d'information culturelle
de la Fondation La Poste

> numéro 92, édition février 2008

SOMMAIRE

- 01 Éditorial
- 02 Entretien avec Luc Autret
- 05 Henri Thomas - Portrait
- 06 Extraits choisis - Henri Thomas
- 08 Dernières parutions
- 10 Henry Bauchau, Journal 2000-2005
- 12 Agenda
- 15 Les écrivains dessinent
- 16 Les actions de la Fondation La Poste

Henri Thomas Carnets

Éditorial

Nathalie Jungerman

« Je sens quelque inquiétude à l'idée que demain je n'aurai peut-être rien à écrire ici, et que je serai peut-être obligé de faire appel à mes souvenirs ; je prends un soin un peu sot de ne pas laisser passer de journée sans rien noter ; il m'est difficile de me laisser vivre, tant j'ai peur de l'oubli, de la désaffection, de l'amoindrissement. », consigne dans un carnet en 1934, le jeune Henri Thomas alors âgé de 21 ans. Il sera l'auteur d'une cinquantaine de livres et l'ami de Jean Paulhan, André Gide, Antonin Artaud, Arthur Adamov...

Poète, romancier, traducteur de Pouchkine, Shakespeare ou Goethe, écrivain libre et inclassable, il reçoit de nombreuses distinctions, dont le Prix Valéry-Larbaud en 1970 pour l'ensemble de son œuvre. Pourtant, il fera partie de ces écrivains oubliés. Claire Paulhan édite aujourd'hui ses premiers Carnets – compagnons de route jusqu'à sa mort, en 1993 – rédigés entre ses 21 et 35 ans. L'édition est établie par Nathalie Thomas, sa fille, qui a retrouvé et transcrit les manuscrits, présentée par Jérôme Prieur et annotée par Luc Autret. On assiste à la naissance d'un écrivain, pour qui « toutes ces notes sont les moments d'un jeu, l'ombre de ces moments ».



Henri Thomas en 1947.
Au dos de cette photographie,
l'écrivain a inscrit :
« Pour Jean Paulhan,
cette dissymétrie,
amitié
Henri Thomas »
Photo D. R. Collection particulière

Entretien avec Luc Autret

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous venez de publier avec Nathalie Thomas et Jérôme Prieur, *Henri Thomas, Carnets 1934-1948*, aux Éditions Claire Paulhan.

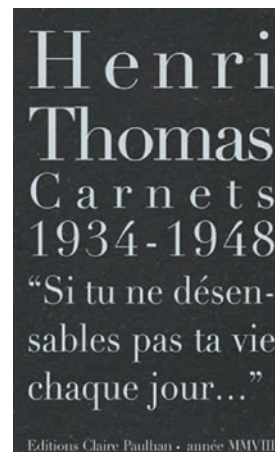
Malgré une œuvre d'une grande diversité qui se compose d'une cinquantaine de livres – romans, nouvelles, récits, poèmes, chroniques, traductions –, plusieurs prix littéraires attribués, et deux colloques qui lui ont été consacrés en 1993 et en 2003, Henri Thomas, ami de Jean Paulhan, André Gide, Antonin Artaud, Arthur Adamov... reste méconnu. Comment expliquer que son œuvre ait une réception limitée ?

Luc Autret Il s'agit probablement d'un cas assez rare pour un auteur qui, en quarante ans, a autant écrit de livres de qualité publiés pour la plupart chez Gallimard. Encouragé par Gide, lancé par Paulhan qui édite ses premiers poèmes dans la belle revue *Mesures* entre Kafka et Swift, Supervielle et Michaux, il ne connaît pas le succès escompté avec son premier roman, *Le seau à charbon*, passé inaperçu parce que publié en pleine Débâcle, en 1940. Son œuvre a toujours été saluée par des écrivains aussi prestigieux que Roland de Renéville, Maurice Blanchot, Joë Bousquet, Raymond Queneau, Marcel Lecomte, Philippe Jaccottet, Jacques Borel et plus récemment par Jean Roudaut, Pierre Bergounioux, Christian Garcin... Je connais très peu d'approches défavorables. François Weyergans, il est vrai, est passé à côté de *John Perkins*. Ce qui pourrait peut-être ouvrir son œuvre à un public un peu plus large, c'est la recherche

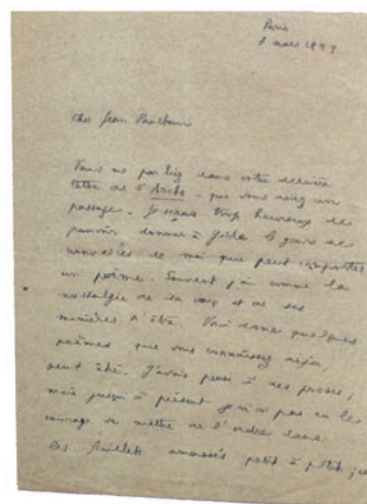
universitaire, comme ce fut le cas, par exemple, pour Philippe Jaccottet. En dehors de deux colloques dont le premier organisé par Hervé Ferrage (auteur de nombreux articles sur Henri Thomas) à l'École Normale Supérieure en 1993, et un autre en 2003, à l'Université Paris III, dirigé par Marc Dambre et Patrice Bougon (fondateur notamment du site Internet créé en 2006 consacré à Henri Thomas), ainsi que d'une première thèse soutenue en France par Pierre Lecoer, le frémissement est encore faible. La multiplication des genres abordés (poèmes, romans, nouvelles, critiques, carnets...), sa carrière hors de toute école littéraire, offrent finalement peu de prises théoriques. Henri Thomas était certain de construire quelque chose d'important et avait une grande confiance en l'avenir. Ses carnets en sont aussi un témoignage. À travers l'errance et l'incertitude, on assiste à la construction d'une âme avec une exigence essentielle dont l'architecture secrète, mais très précise, se dessine sous nos yeux. Il note d'ailleurs, âgé de 23 ans : « *Un jour ce que j'aurai connu de solitude deviendra ma force* » (27 avril 1936).

Avec les notes, vous nous donnez à lire de nombreux extraits de lettres, d'entretiens, d'articles, de phrases ajoutées provenant d'une version ultérieure de ses manuscrits et montrez, notamment, combien les *Carnets* ont nourri l'œuvre d'Henri Thomas...

L. A. Ces Carnets forment le terreau d'une grande partie de son



Henri Thomas
Carnets 1934-1948
« Si tu ne désensables pas ta vie chaque jour... »
Édition établie par Nathalie Thomas, préfacée par Jérôme Prieur et annotée par Luc Autret
40 illustrations, photographies, facsimilés en couleurs et 8 en n. & bl.
Éditions Claire Paulhan, 25 janvier 2008
720 pages, 51 €



Lettre de Henri Thomas à Jean Paulhan
7 mars 1944
Fonds J. Paulhan/IMEC
Éditions Claire Paulhan

oeuvre, y compris romanesque. Henri Thomas en a utilisé des passages entiers, retravaillés pour ses chroniques ou repris mot pour mot dans ses récits, comme par exemple *Le Migrateur* (Gallimard, 1983). Mettre en résonance tel ou tel passage n'a donc pas été très difficile. Par contre, il a été nécessaire de procéder à une sélection parmi la quantité de fragments pris ici ou là afin de ne pas surcharger l'édition de notes (il y en a déjà beaucoup et c'est tout à l'honneur de Claire Paulhan qui m'a laissé libre champ). Faire entendre la voix de l'intéressé et des témoins d'alors par le biais de l'annotation, nous a paru un moyen de donner aux lecteurs l'envie de s'aventurer ailleurs dans l'œuvre d'Henri Thomas.

La lecture de ce journal que l'auteur préfère nommer « carnets », comme vous le soulignez dans l'édition, est interrompue entre 1937 et 1939 puisque les cahiers qui couvrent cette période n'ont pu être retrouvés. Ils semblent néanmoins avoir été tenus...

L. A. Si l'on se fie à la régularité avec laquelle Henri Thomas écrit et « désensable sa vie », soit tous les deux ou trois jours, il semble évident qu'il a perdu des carnets (par une distraction qui le caractérise). Il en a donné aussi, comme c'est le cas pour un certain nombre d'entre eux qui couvrent précisément cette période 1937-1939. Il en a probablement prêté d'autres qu'il n'a jamais pensé récupérer. Mais de toute évidence, il n'a cessé d'en tenir toute sa vie. Il confiait à Raphaël Sorin : « *Je suis un homme de carnets. J'en ai perdus des séries entières que je ne regrette pas, car j'ai publié ce qu'il y avait dedans.* » Bruno Roy, directeur des éditions Fata Morgana possède désormais les archives Henri Thomas qui sont restées quelques années à l'IMEC. On y trouve non seulement plusieurs versions des Carnets, mais aussi un certain nombre de critiques et de correspondances très intéressantes qui ne relèvent pas du fond de tiroir et qui mériteraient d'être sauvées de l'oubli. Il importe absolument de

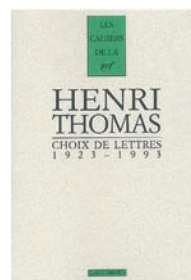
poursuivre, à la suite de Paul Martin au Temps qu'il fait et Joanna Leary chez Gallimard la publication de ces inédits.

Comme une conversation avec soi-même, Henri Thomas s'apostrophe souvent à la deuxième personne du singulier... Parlez-nous de l'écriture, du style, et du *Carnet* daté de 1940 qui est assez différent des autres.

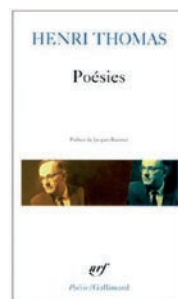
L. A. Jérôme Prieur a très bien défini dans sa préface, le dessein profond poursuivi à travers l'écriture ininterrompue des Carnets, « *C'est lui sa matière première, lui qui va peindre sans relâche son visage* ». Il s'agit bien d'un autoportrait et le projet n'est pas si éloigné de celui de Gide. En 1936, le jeune Henri Thomas écrit : « *Dans tout dialogue de moi à moi, il y a un témoin, un homme qui est comme mon juge et mon modèle en même temps.* » Le contraste est évident dès lors que l'on compare avec des journaux contemporains comme ceux de Queneau, Follain, ou même Leiris. L'un des premiers lecteurs des Carnets de Thomas fut précisément Gide qui ne pouvait que l'encourager à poursuivre dans cette voie. Mais il est vrai qu'avec celui de 1940 qu'il donne encore à lire au « *vieil immoraliste* » à Cabris, l'écriture se fait plus sûre, la multiplication des versions grandit considérablement. Un écrivain n'agit pas de la sorte lorsqu'il ne pense pas un jour à la publication, fut-elle posthume. En 1961, après le Prix Fémina pour *Le Promontoire*, Thomas donne au *Figaro Littéraire* (2 décembre) quelques extraits de ses Carnets inédits en précisant qu'il ne souhaite pas les publier de son vivant.

Le tutoiement est aussi une adresse à sa femme, Colette Thomas (*Carnet* 1944, p. 474), étudiante en philosophie, comédienne, fascinée par Artaud, et fascinante, « sublime » dit Denise Colomb dans le film de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *La véritable histoire d'Artaud le Mômo* (1993)...

L. A. Colette Thomas n'était pas



Henri Thomas
Choix de lettres 1923 - 1993
Édition établie, présentée et annotée par Joanna Leary
Éditions Gallimard, 2003



Henri Thomas
Poésies
Préface de Jacques Brenner
Éditions Gallimard, 1970



Carnets inédits 1947, 1950, 1951
Édition établie, présentée et annotée par Joanna Leary
Éditions Gallimard, 2006

vraiment une « femme surréaliste » comme le laisse croire le titre de la revue *Obliques* qui lui a consacré quelques pages en 1977. On ne dispose encore aujourd’hui que de très peu de documents sur elle. Mais les témoignages de ses quelques lectures d’Artaud sont tous empreints d’une admiration extraordinaire. Il serait intéressant de retrouver sa trace au sein des expériences de Théâtre et Culture, et d’une troupe avec qui elle semble avoir joué *Le Mal court* d’Audiberti avec Roland Dubillard ! Elle a également participé à une revue dont s’est occupé un certain Chris Marker. Si Thomas aimait à répéter le mot d’Artaud à son propos « *elle est incapable d’un devoir* », il oublie aussi de signaler qu’elle était là lors de la mort de sa mère, longtemps après leur séparation. Quand Thomas s’adresse directement à Colette dans les Carnets, il faut probablement lire les paragraphes (datés notamment du 30 août 1944) comme le texte d’une lettre écrite et évoquée quelques jours auparavant.

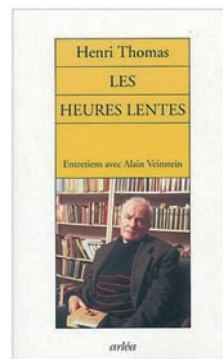
Dans ce même film, Henri Thomas, interviewé, dit : « Je crois que je suis resté fidèle à Artaud »... et contrairement aux Carnets, il y évoque sa première rencontre avec Antonin Artaud à Rodez fin 1945...

L. A. La figure d’Artaud est effectivement très importante – centrale – durant les années 1946-1948. Il est étonnant que ces rencontres, la première à Rodez, mais aussi les autres, nombreuses, au retour d’Artaud à Ivry ou lors de ses fréquents passages à Paris ne soient pas davantage relatées dans les Carnets de Thomas. Il n’est cependant pas exclu qu’elles aient été retranscrites dans un cahier à part dont nous n’avons pas encore connaissance. À la place d’Artaud, c’est, comme l’écrit Jérôme Prieur dans sa préface, « *son effet sur les autres que nous pouvons mesurer à travers cette partie lacunaire du Journal* ». Ce que l’auteur vit est certes aussitôt consigné dans ses ca-

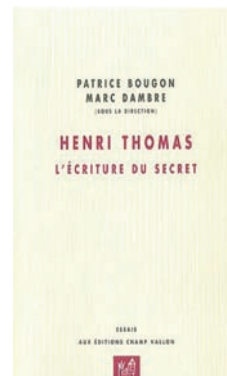
hiers, mais il s’agit d’avantage d’un autoportrait par petite touche, par remontrance, admonestation, d’une constante recherche de soi dans le langage, que d’un décompte des lectures et des rencontres comme chez Brenner (qui évoque d’ailleurs Thomas à de très nombreuses reprises) ou Galey par exemple. Tel paragraphe qui reste suspendu à un début de poème le montre souvent avec évidence. Pierre Placet finit sa belle étude sur la naissance du journal intime, qu’il a appelé *Les baromètres de l’âme*, en évoquant cette parole – dont la dialectique corrobore presque étrangement celle de Thomas – qui « *veut s’enfoncer, rester dans un cercle étroit, descendre même dans l’intimité de l’individu, pour le séparer de lui-même, pour le mettre en relation avec lui-même par le moyen de ce qu’il y a de plus collectif, de plus universel, de plus impersonnel, le langage* ». Il m’apparaît également important de citer ce passage extrait d’une lettre de Nietzsche que Thomas a traduit et choisi de mettre en exergue à sa préface (jamais reprise) à *Ainsi parlait Zarathoustra* (Le Livre de Poche, 1963) : « *Étrange ! À tout instant, je suis dominé par la pensée que mon histoire n’est pas seulement une aventure personnelle, que j’agis pour beaucoup d’hommes, en vivant ainsi, en me développant et en m’analysant ; il me semble que je forme une pluralité, et que je m’adresse à elle en paroles d’une intimité grave et consolante.* »

Vous avez participé au colloque organisé en 2003, dix ans après la mort d’Henri Thomas, intitulé « L’écriture du secret chez Henri Thomas »...

L. A. Ma contribution a consisté à parler de la relation entre Henri Thomas et Emmanuel Peillet, le fondateur du Collège de Pataphysique, qui fut l’un des maîtres d’œuvre dans la fabrication du poète Julien Torma. Il semble impossible de déterminer aujourd’hui ce qui revient à Emmanuel Peillet, mais il est certain que



Henri Thomas
Les Heures lentes
Entretiens avec Alain Veinstein
Éditions Arléa, 2004



Sous la direction de Patrice Bougon et Marc Dambre
Henri Thomas
L’écriture du secret
Éditions Champ Vallon, 2007

Luc Autret a publié des articles sur Henri Thomas, notamment « *Alchimie du Verbe, alchimie de la Douleur* », in *Théodore Balmoral*, n°49-50, printemps-été 2005 et « *Le roman à l’aune de l’amitié, Henri Thomas - Emmanuel Peillet* », in *Henri Thomas, L’écriture du secret*, Champ Vallon, 2007. Il a également publié sur le site Internet consacré à Henri Thomas, une bibliographie des textes traduits par l’écrivain. Il prépare actuellement un recueil des critiques littéraires de l’auteur.

les lettres adressées à Torma par Max Jacob et René Daumal sont de sa main car il fut un extraordinaire faussaire ainsi qu'un photographe de très grand talent, et à l'instar de Pascal Pia, un nihiliste devant l'éternel. Thomas l'admirait beaucoup, peut-être en raison des voies extrêmement divergentes qu'ils ont suivies. Pour les lecteurs qui se sont laissé prendre par le charme étrange de *La chiquenaude* et d'*Une saison volée* d'Henri Thomas, il importe de signaler la parution récente d'une biographie d'Emmanuel Peillet par Ruy Launoir (éd. Hexaèdre).



Henri Thomas Portrait

Par Corinne Amar

Si l'on veut d'abord entendre la voix de Henri Thomas (1912-1993), cela pourrait commencer ainsi, au hasard de pages poétiques, comme une esquisse d'autoportrait, quelque part là, en filigrane : « *Je cherche et j'ai trouvé des poèmes au bord de la mer, comme on cherche des fragments de bois ou de pierre étonnamment travaillés et polis par les flots./ Ces poèmes résultent eux aussi du long travail, du long séjour de quelque chose dont l'origine, la nature première m'échappent (comme je ne saurais dire d'où viennent ce galet, ce poisson de bois lourd), dans un milieu laborieux qui est moi-même - conscience ou inconscient continuellement en mouvement./ Les plus gros blocs d'expérience doivent à la longue s'y réduire en formes nécessaires et singulières, complices des yeux (du lecteur)./ Il m'est arrivé de retrouver la poésie, après des mois de silence.* » (*Poésies*, éd. Gallimard, 1970, préface de Jacques Brenner.)

Avec son œuvre (une cinquantaine d'ouvrages) et dans l'écho du temps ordinaire, extraordinaire, « *un homme raconte son histoire...* ». Elle commence par un journal, dont les *Carnets 1934-1938*, publiés aujourd'hui aux éditions Claire Paulhan, nous ouvrent les premières jeunes années d'adulte. Parfois encore, elle se glisse derrière un personnage de roman, et il nous le dit : « *Les personnages de ce petit roman ne se séparent pas de l'auteur : Ils sont l'auteur,*

mais jeune, en plusieurs personnes, et surtout en Roger Bourcier, il est tellement l'auteur, qu'il est impossible de parler de lui sans évoquer le paysage de Saint-Samson, près de Morlaix, où est né ce récit, et le jeune homme que j'étais, appliqué à la tâche de vivre et d'écrire, à la tâche d'étudiant volontairement raté et de vivant insatisfait. Tout ce qui lui advient m'est arrivé. Ses émerveillements d'amoureux craintif, son angoisse devant la vie, c'est moi. Le lecteur d'aujourd'hui s'y reconnaîtra car tous les jeunes gens, d'une génération à l'autre, passent par là, sous des formes imprévues. » (*Le Cinéma dans la grange*, 1992).

Cette histoire « *...celle de tous et de personne* », pour être racontée, a pris des formes multiples, et son auteur a pris son temps ; à la fois, poète, romancier, traducteur de Shakespeare, Melville, Stifter, Goethe, Pouchkine, d'autres encore... ; attiré par les départs, les voyages, épris de la proximité de la mer et des îles (l'Angleterre, la Corse, Houat...) solitaire volontiers – quelques amis chers, un ou deux maîtres –, migrateur continuel promenant ses résolutions sous le ciel qui leur convenait, et n'écrivant qu'en mêlant existence et œuvre.

Henri Thomas naît dans les Vosges, d'une mère institutrice et d'un père cultivateur qui meurt à la fin de la guerre 14-18 ; absence quasi immédiate de figure paternelle, manque irremplaçable, sentiment précoce de la « dépossession » et de la tragédie, déchirements intérieurs inguérissables, qui habiteront l'homme et l'œuvre. Il fait des études à Paris, en lettres et philosophie, devient l'élève d'Alain, il est brillant. En 1934, il renonce au concours d'entrée à l'École Normale Supérieure, préfère une vie libre, à la profession de l'enseignement (- publié en 1960 et prix Médicis, son roman *John Perkins* fera le récit largement inspiré de ces trois années passées en Khâgne). L'étudiant rencontre Gide qui l'encourage à écrire, et ses premiers poèmes paraissent, en 1938, dans la revue *Mesures*. En 1940, il sert au régiment des Tirailleurs algériens, en Moselle. La même année, son premier roman – récit autobiographique –, *Le Seau à charbon* est publié et des poèmes paraissent, en 1941, sous le titre *Travaux d'aveugle*. Il épouse, en 1942, Colette René Gibert qui deviendra l'une des « filles de cœur » d'Antonin Artaud. À cette période, il fréquente André Gide, Jean Paulhan, publie dans diverses revues littéraires, voit sa première traduction éditée : *Sur les falaises de marbre*, de Ernst Jünger. Il devient traducteur pour la BBC à Londres, de 1946 à 1958. Avec Marcel Bisiaux, Alfred Kern, André Dhôtel et Jacques Brenner, il fonde la revue *84*, à laquelle collaboreront aussi Antonin Artaud, Pierre Leyris. Sa vie sociale, affective, est tourmentée, sa rupture d'avec sa femme, douloureuse. Alors, il cherche à partir, encore. Chercher « ailleurs » le monde, aller voir

« derrière », comme le collégien qu'il était, celui qui contemplait les montagnes cernant Saint-Dié et pensait : « *ces barrières noires couvertes de neige et vraiment impassables pour un piéton, derrière, il y a un monde...* » En 1958, il part pour les États-Unis où il enseigne la littérature française dans une université du Massachusetts. À son retour en France, deux ans plus tard, il travaille comme lecteur des manuscrits de littérature allemande chez Gallimard, poursuit parallèlement la traduction de grands auteurs. Il est juste observateur, fin analyste, et son « œil » le fait craindre du monde littéraire. Il a déjà publié quatre recueils de poésie, deux recueils de nouvelles, cinq romans, ses traductions de l'allemand, de l'anglais, du russe, et un recueil de critiques, *La Chasse aux trésors* – essais qu'il a réunis, sur Verlaine, Supervielle, Saint-John Perse, Melville, Larbaud, Paulhan... Il demeure discret. *La Cible* reçoit le prix Sainte-Beuve en 1956, le Femina, en 1961, lui assure la reconnaissance avec *Le Promontoire*.

Années de formation, rudesse douloureuse de la jeunesse, années de voyages et vagabondages, quête de l'ancrage : il puise son inspiration dans les périodes de sa vie. D'un roman à l'autre, ses personnages sont, comme lui, sans cesse en mouvement et toujours sur le départ, mal à l'aise dans l'existence ordinaire et pourtant dans l'enchantement dans la vie, affectionnant les lieux de passages, « trains, gares, hôtels, où, sous le signe du provisoire, se jouent leurs destins », si sensibles à la déréliction humaine, dépossédés qu'ils sont de leur propre monde, étranger pour toujours, si sensibles, pour cela même, à la vie. « Tous les personnages d'Henri Thomas, écrit Alain Clerval, sont des rêveurs, mais des rêveurs d'une espèce singulière. Contrairement à ces hommes d'une idée ou d'une passion qui refont le monde à leur mesure, ils font appel à l'imaginaire comme au seul recours capable de les soustraire à la vérité qui les consume et les dévore. »

Il vit à Paris après la mort de sa seconde épouse Jacqueline Le Béguet, en 1965. En 1970, le prix Valéry Larbaud couronne l'ensemble de son œuvre. Sa fascination pour la mer et les gens de la mer l'emmène en Bretagne. Il s'installe en 1982 sur l'île de Houat, puis en 1988 à Quiberon, dont il s'inspire pour écrire *La Joie de cette vie*. « *Je ne sais rien ; je dispose seulement de mots, et encore pas de tous, pas souvent au bon moment. J'ai trouvé le moyen d'écrire (roman) avec la lenteur, la régularité, la légèreté, la spontanéité stendhalienne. Aucun critique ne fera le rapprochement.* » (*La joie de cette vie*, Gallimard 1991). Il meurt le 3 novembre 1993.



Extraits choisis

Henri Thomas
Carnets 1934-1948

« Si tu ne désensables pas ta vie chaque jour... » Éditions Claire Paulhan

1935
[22 ans]

Dimanche 13 janvier 1935

Pour vaincre inquiétude et la crainte : la réflexion sur les grands livres, la conquête méthodique.

La vérité n'est pas à découvrir dans mes faiblesses et mes hésitations ; la vérité n'est pas le bas-fond démanté, mais la plénitude qui le recouvre et vient former une nouvelle épaisseur, même si le bas-fond doit seul subsister à la fin. (Ce qui n'est pas vrai ; il est possible de se perdre dans la mort avec toutes les richesses de la vie).

Le personnage reste avec les spectateurs, plutôt que ceux-ci ne le suivent. Le personnage ne sait pas où aller ; le poète ne lui a pas trouvé de chemins.

1940
[27 ans]

Marche à la boussole

Ut non usus sit sed experimentum. Sénèque
[« Non par l'usage, mais par l'expérience »]

25 août 1940

Deux chemins pour l'écrivain vers un art qui soit l'expérience exacte de l'homme (là réside, sinon la « perfection », du moins l'équilibre, le juste rapport, le caractère complet qui fait d'une œuvre un monde total) : le chemin qui rapproche l'expression de l'homme tel qu'il est, et côtoie les trous, les effondrements et les paludes de la nature non forcée ; et le chemin qui rapproche la nature de l'écrivain (de l'artiste) de l'expression qui s'impose à son esprit ; alors la volonté supporte l'œuvre comme elle supporte l'homme ; celui-ci se forme en même temps que son œuvre ; pas de coupure entre l'homme et l'œuvre, ni de compensations, de rachats, mais unité dans la volonté, l'expression étant une face de l'existence dont l'autre est la vie volontaire. Il ne renonce pas à vivre, à créer dans la réalité la poésie dont l'œuvre est l'expression durable, et, rançon, l'œuvre risque de périr si la vie fait faillite (car il n'existe peut-être pas de traverse entre ce chemin et le premier).

L'écrivain de la seconde espèce peut difficilement éprouver pour ceux de l'autre chemin autre chose qu'indifférence ou mépris ; c'est Rimbaud jugeant Verlaine au moment de la Saison ; Rimbaud où chaque mot est volonté pure, Verlaine « de ci de là, pareil à la... »

La volonté crée l'âme ; la volonté est au commencement, à la pointe du jour, inanalysable, confondue dans la simple existence. L'âme, ses mystérieux édifices, ses nuées colorées

par un soleil éternellement invisible, dont seulement l'éclat tamisé est déjà intolérable, est le reflet du monde réel dans le lac qui s'approfondit entre les barrages de la volonté, sans quoi tout s'écoule et s'évanouit. Et ce lac lui-même, et ces barrages, sont une image que mon esprit se donne de l'existence qu'aucune image ne peut enclore.

1941
[28 ans]

3 avril 1941

Se maintenir au point de rencontre de la réalité de la vie (sans cesse renouvelée, ne pas s'attarder), avec la réalité des arts, de la création personnelle. La définition ne suffit pas ; seul le travail peut rendre compte du foisonnement. Patience nécessaire ; limitation au moment donné ; ne jeter que de rapides coups d'œil sur l'horizon.
Hier, j'ai aperçu Sartre, libéré du camp de prisonnier. Cela m'a remis en tête diverses contrariétés, qui sont à balayer absolument. Je prendrai en horreur le grincement et les contorsions de la passion où l'amour-propre est dominant ; telle était celle qui me poussait à la conquête de Colette ; j'ai honte des lettres qu'elle a de moi, et qu'elle est bien capable de montrer, comme elle m'a montré celles de Sartre.

1945
[32 ans]

19 août 1945

Si le manuscrit auquel tu travailles n'est pas pour toi une aventure avec ses surprises, ses étonnements, ses lointains, ses retraits silencieuses, - c'est que ton travail n'est pas bon.

20 août 1945

Ma vocation, c'est d'être léger, de disparaître (anticiper sur l'inévitable) - et le seul travail qui s'accorde avec cette vocation est le travail poétique.
J'aborde chaque fois en tremblant le roman que j'écris.

Chez ma tante Marie, on apporte à la fin du repas sur la table une cave à liqueurs en bois rare, fermée.

- Oh, un nouveau poste de radio, dit ma mère. Qu'il est beau.
- Mais c'est une cave à liqueurs, dit mon oncle. Tu la connais bien.

On ouvre la cave.

- Mais oui, dit ma mère, j'avais oublié.

Je suis à côté d'elle à table. Elle me prend pour mon cousin Claude et me sert copieusement du pâté : - Tiens, tu as faim.
- Mais non maman, je ne suis pas Claude.

Mais elle ne m'entend pas et je ne proteste plus.
Sortie de la maison et du petit tracas journalier, ma mère perd la tête ; dans la maison, entourée des objets qu'elle connaît, sachant où ils sont, la chatte miaulant autour d'elle, elle est tranquille, elle se reconnaît aussi, et elle est assez heureuse, et même fière de moi.

La souffrance est l'expiation de la singularité.

1948
[35 ans]

5 mars 1948

Un télégramme de Paule Thévenin m'annonce la mort d'Antonin Artaud. « Il vous comptait parmi ses amis. »

A l'asile de Rodez. Dans sa chambre d'Ivry. Au 84. Il prenait sur lui nos délires, les laissait prendre, et restait intact.

Une lutte acharnée jusqu'au dernier moment contre l'inertie des choses.

Les misère, les tristesses, les fatigues, les abandons (des autres et de moi-même), ils n'ont jamais que le sens que je peux leur donner. A partir d'une expression, et, avant elle, à partir du silence.



Pour les notes, consulter l'ouvrage, Henri Thomas, Carnets 1934-1948

© Editions Claire Paulhan, 2008

© Nathalie Thomas



Sites internet

Site Henri Thomas
fondé par Patrice Bougon
<http://henrithomas.pbwiki.com/>

Henri Thomas, bibliographie
<http://henrithomas.pbwiki.com/Bibliographie>

Editions Claire Paulhan
<http://www.clairepaulhan.com/>

Site de Jean-Michel Maulpoix - Henri Thomas
<http://www.maulpoix.net/Thomas1.htm>

La véritable histoire d'Artaud le Môme, film documentaire de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur
http://www.arteboutique.com/detailProduct.action?product_id=13858

Ce film retrace les deux dernières années de la vie d'Artaud. Le cercle du poète disparu, ses familiers, ses amours, ses amis les plus proches font revivre, à travers leurs témoignages, cet être d'exception : Paule Thévenin, editrice de ses œuvres complètes, Marthe Robert, **Henri Thomas**, Rolande Prevel, Jany Seiden de Ruy, Henri Pichette, Anie Besnard... Avec les amis d'Artaud, les réalisateurs ont repris l'histoire de ses amours et de ses compagnons, parcouru en mémoire le chemin qu'il fit et les lieux qu'il fréquenta, reconstruit ses trajets entre la maison de santé d'Ivry et Saint-Germain-des-Prés, dans le Paris de l'immédiat après-guerre. Ils ont retrouvé la voix d'Artaud, son visage, sa présence, dans la voix, dans le visage, la présence de ceux qui l'accompagnèrent et dont il a bouleversé la vie. De nombreuses photos inédites de Denise Collomb et Georges Pastier et la voix enregistrée d'Artaud s'ajoutent à ces témoignages.

Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

Biographies/Autobiographies



Marie-Dominique Lelièvre, Sagan à toute allure. « Françoise Sagan n'a pas fabriqué sa légende, elle a été fabriquée par elle. » Derrière le mythe Sagan, Marie-Dominique Lelièvre a souhaité « éclairer quelques facettes » de la très secrète Françoise Quoirez, « charmant petit monstre » dont l'impertinence, l'audace et l'anticonformisme ont durablement séduit l'imaginaire collectif. La journaliste, qui n'a rien oublié de son admiration de jeunesse pour l'icône et pour l'écrivain, s'est glissée dans l'univers de l'auteur d'*Avec mon meilleur souvenir*. Elle a relu ses romans, consulté des archives

privées, s'est rendue dans ses différentes demeures, a examiné sa bibliothèque, sa garde-robe, recueilli les témoignages de sa sœur, de sa nièce, de sa dernière compagne Ingrid Mechoulam, de ses amis et plus particulièrement ceux de Florence Malraux et de Bernard Franck qui ont toujours été à ses côtés dans les moments lumineux comme dans les pires. Benjamine d'une famille de la haute bourgeoisie du Lot, Françoise Sagan est une enfant gâtée, adorée par son père, qui ne souffrira jamais la moindre frustration. Célèbre en 1954 à 18 ans grâce à *Bonjour tristesse*, elle devient instantanément le symbole de la jeune femme libre qui vit dans l'instant et sans limites. L'argent, la fête, le jeu, la vitesse au volant de voitures puissantes, le cheval de course, l'alcool, la drogue, les amants hommes et femmes alimentent frasques après frasques la légende. « L'excès, c'est un goût ou un sens. On le promène à travers la vie, et ce qu'on trouve délicieux à l'existence, c'est qu'elle offre toujours de nouveaux excès à faire. », confie Sagan dans un entretien au *Figaro* en 1987 et en matière d'excès elle est passée maître. Elle écrit son premier roman sous amphétamines, devient dépendante à la morphine en 1957 des suites de son terrible accident de voiture, boit plus que de raison et ne résiste pas à la cocaïne. Ronde des stupéfiants qui la fera s'entourer de personnages troubles et se compromettre dans l'affaire Elf. Derrière la vivacité de la parole et de l'esprit, des terreurs et des blessures restent tapies : la perte de Peggy Roche, la hantise de la solitude ou l'obsession de ces images des corps sans vie des camps de concentration vues au cinéma petite fille. Loin de prétendre « saisir son énigme la plus profonde », la biographe compose un portrait tout de subtilité où existence romanesque et œuvre se répondent en permanence s'irradiant l'une l'autre. Ed. Denoël, 352 p, 20 €.

Sophie Chérier, Ma Dolto. « Un médecin d'éducation, c'est un médecin qui sait que, quand il y a des histoires dans l'éducation, ça fait des maladies aux enfants qui ne sont pas des vraies maladies, mais qui font vraiment de l'embêtement dans les familles et compliquent la vie des enfants qui pourrait être



si tranquille. » Voilà ce qu'annonce avec aplomb à ses parents médusés Françoise Marettte à l'âge de 8 ans. Enfant singulièrement intelligente et curieuse de tout, la petite fille pressent du haut de sa lucidité les effets néfastes des incohérences et des manquements des adultes et lie déjà sans le savoir son destin à la cause des enfants. Jeune fille, malgré l'attitude culpabilisante de sa mère à la mort de sa sœur aînée Jacqueline et ses efforts constants pour la dissuader de poursuivre des études, elle se montre fermement résolue à conquérir son indépendance et sa dignité de femme. Une analyse, entamée à 25 ans auprès de

René Laforgue, la libérera des injustices et des souffrances passées, aiguisant définitivement ses affinités pour la psychanalyse. Elle veut tout mener de front, exercer un métier et fonder une famille : elle devient une pédiatre et psychanalyste de premier plan et aura trois enfants avec Boris Dolto. Connue dans toute la France pour son émission *Lorsque l'enfant paraît* diffusée sur France Inter en 1976, Françoise Dolto qui a développé une écoute exceptionnelle au contact de ses jeunes patients, s'est employée toute sa vie à combattre les mentalités étriquées pour imposer une nouvelle perception du nourrisson et de l'enfant. En cette année de centenaire de sa naissance, Sophie Chérier rend hommage à la trajectoire d'une pionnière, à cette passionnante aventure du pouvoir de la parole sur les êtres. Ed. Stock, 304 p, 19 €

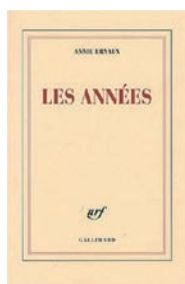
Romans



Pino Cacucci, Nahui. Traduction de l'italien Benito Merlino. Quand ses yeux croisent en 1961 ce regard éblouissant, ce « regard d'océan enragé bariolé de mauve comme les dieux des hauts plateaux, d'émeraudes et de turquoises aztèques », que voulait capturer dans ses pinceaux Diego Rivera, le poète Homero Aridjis reconnaît sous les traits dévastés et les vêtements élimés de la vieille femme, Nahui Olín, une des artistes emblématiques du Mexique des années 1920-1930. Carmen Mondragón de son vrai nom, fille du général Manuel Mondragón qui participa à l'un des coups d'état les

plus sanglants du Mexique, poétesse et peintre, a elle aussi épousé les soubresauts de l'histoire, de cette révolution emportée par Pancho Villa et Emiliano Zapata, en s'inscrivant du côté du peuple comme d'autres artistes politisés de son époque au premier rang desquels Diego Rivera et David Alfaro Siqueiros. Sa beauté ardente a inspiré poètes, peintres et photographes. La nudité de son corps voluptueux et insoumis, révélée sous l'objectif d'Edward Weston et d'Antonio Garduño a scandalisé ou subjugué. Sa liaison volcanique avec le peintre Gerardo Murillo a défrayé la chronique. Déjà auteur d'une biographie de la photographe Tina Modotti, autre pilier de la vie artistique et intellectuelle mexicaine, Pino Cacucci a compris combien la forme romanesque siérait mieux à cette véritable héroïne des temps modernes, femme rebelle qui n'a cessé de se vouloir libre pour s'affranchir d'une société aliénante. « J'ai un corps si beau que je ne pourrais jamais priver l'humanité du droit d'admirer cette œuvre ». Ed. Christian Bourgois, 210 p, 25 €

Annie Ernaux, Les années. Aucun nombrilisme dans l'entreprise littéraire d'Annie Ernaux. Les ressorts autobiographiques ne s'ébranlent que pour servir ce souci constant de faire se rejoindre l'expérience intime et l'histoire collective. Son dernier roman creuse encore et toujours ce même sillon dans une sorte d'aboutissement puisqu'il embrasse tous ses livres précédents,



toute une vie de femme, toute l'étendue de 1940 à nos jours d'un demi-siècle français. « *Ce qui compte pour elle, c'est au contraire de saisir cette durée qui constitue son passage sur terre à une époque donnée, ce temps qui l'a traversée, ce monde qu'elle a enregistré rien qu'en vivant.* » Annie Ernaux se décrit sur des photographies la représentant à différents âges et voudrait « réunir ces multiples images d'elle », celles de la petite fille modeste sur fond de paysage normand, de l'étudiante, de l'enseignante, de l'épouse, de la mère ou de l'amante. À la fois partie prenante et détachée, à la fois en elle et hors d'elle, elle veut graver le souvenir d'instant suspendus, traduire le temps qui passe, l'évolution des choses et des mentalités, capturer la sensation de soi, l'émergence de ses propres désirs, les reflets de la France de l'après-guerre, la guerre d'Algérie, les bouleversements de mai 68 ou encore les années Mitterrand. Petits et grands événements se superposent dans une même interrogation de la mémoire, dans une même conscience d'être au monde, déroulés sous nos yeux avec une rare intelligence. Ed. Gallimard, 256 p, 17 €.



Tahar Ben Jelloun, *Sur ma mère.* « Je ramasse les heures et les jours, je me baisse et je les prends par petits bouts, ce n'est pas grand-chose, mais des morceaux du temps qui passe, ce n'est pas négligeable, mais si vous êtes tous là, je pourrai m'arrêter de me pencher sur les débris du temps. » Atteinte de la maladie d'Alzheimer, Lalla Fatma conversait avec les fantômes du passé, avec les vivants et les morts, avec pour seule réalité sa vie dans la ville de Fès des années 30-40. Durant les derniers mois de la vie de sa mère, Tahar Ben Jelloun a pris des notes, compulsant délires et éclairs de lucidité. Par ces fragments de mémoire, ces dialogues réels ou ces monologues intérieurs réinventés, son roman rend palpable ce « fil de soie », cet « amour gratuit, simple et évident » tissé entre une mère et son fils. Lalla Fatma ne craignait pas la mort, elle voulait partir en paix entourée de ses enfants. Fidèle à la tradition marocaine qui prône le plus grand respect pour les parents, pour les liens familiaux, Tahar Ben Jelloun a accompagné sa mère jusqu'à la fin. Réassembler la mémoire de sa mère c'est aussi pour l'écrivain, au-delà de sa propre histoire, conserver les traces de sa culture et de l'histoire du Maroc, ambition commune à tous ses livres. Ed. Gallimard, collection blanche, 288 p, 17,90 €.

Ed. Gallimard, collection blanche, 288 p, 17,90 €.



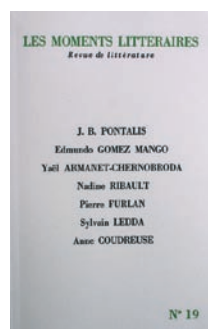
David Descamps, *L'apéritif des faibles.* Tout comme David Descamps, le narrateur de ce premier roman vit à Marseille et est originaire du Nord-Pas-de-Calais. De retour dans son Baillieux natal, quelques jours après le décès de son ami Dino, il se laisse à nouveau envelopper par l'atmosphère étouffante des Flandres françaises. À la demande de la mère de Dino, il vient mettre de l'ordre dans les papiers de son ami. Photos et carnets intimes de Dino font affluer les souvenirs flamboyants de leur jeunesse. Au plus près de la présence de son ami, dans ce territoire circonscrit entre sa chambre mansardée et le café

où il noyait son désespoir avant de se suicider dans un bois, le narrateur se remémore la vitalité des années 90, la beauté captivante de Dino, les nuits blanches entre copains, les week-ends au bord de la mer et la sensualité des corps avides de plaisir. Ed. Les Allusifs, 106 p, 13 €.



Frédéric Brun, *Le roman de Jean.* Jean Dréjac avait jeté des notes pour un projet de récit autobiographique destiné à son fils qu'il n'a jamais mené à terme. Après *Perla* paru en 2007, qui s'attachait à la figure maternelle, Frédéric Brun s'est penché sur ces bribes manuscrites et sur les archives de son père et retrace le parcours éclatant de cet artiste de music-hall dont nombre de chansons courent encore sur toutes les lèvres. Débarqué de ses montagnes grenobloises, à 17 ans en 1938, il est prêt à conquérir Paris. Il se produit dans différentes salles et connaît le succès avec *Ah ! Le petit vin blanc*. Parolier très prisé, il est sollicité par Maurice Chevalier, Yves Montand ou Serge Reggiani. Il écrit *Sous le ciel de Paris* pour Duvivier, *L'homme à la moto* et *Le Chemin des forains* pour Edith Piaf qu'il accompagne par amour dans sa tournée américaine. Il aime la fête, le jeu, l'alcool puis renonce à cette vie agitée quand il rencontre sa femme Perla. Frédéric Brun a appris la mort de son père à Athènes et a trouvé dans la lecture des philosophes de l'Antiquité la force d'accepter ce deuil et de rédiger cet émouvant portrait. Ed. Stock, 168 p, 15,50 €.

Revue



Moments littéraires, la revue de l'écrit intime.

Parution du N°19

Revue de littérature, semestrielle, qui publie journaux, carnets de notes, correspondances, récits autobiographiques...

Au sommaire du n° 19

- Autour de J.-B. PONTALIS
- Esquisse d'un portrait de J.-B; Pontalis de Edmundo Gomez Mango
- Entretien avec J.-B. Pontalis
- L'autre côté de J.-B. Pontalis
- Lettres polonaises présentées par Yaël Armanet-Chernobroda

- Kiehluf 7 de Nadine Ribault
- Sonate Posthume « Avignon 2003 » de Sylvain Ledda
- Ma route coupait droit à travers le monde de Pierre Furlan
- Les chroniques littéraires d'Anne Coudreuse

Dossier J.-B. Pontalis

Ecrivain du fragment et de la mélancolie
Philosophe, J.-B. Pontalis a Jean-Paul Sartre pour professeur en classe de philosophie. Il continue de le fréquenter au Flore, puis participe à la revue sartrienne *Les Temps modernes*.

Psychanalyste, il crée, après avoir réalisé son analyse didactique avec Jacques Lacan, la *Nouvelle revue de psychanalyse* et publie, avec Jean Laplanche, le *Vocabulaire de la psychanalyse*, un livre de référence et de réflexions sur les vocables et concepts de la psychanalyse freudienne, traduit en 17 langues.

Editeur, il entre au comité de lecture des Editions Gallimard et crée deux collections « L'un et l'autre » et « Connaissance de l'inconscient ».

Ecrivain, il se tourne à la cinquantaine vers la littérature et publie de nombreux essais et récits littéraires ; en 2006, il reçoit le Prix Médicis Essais pour *Frère du précédent*.

Pour J.-B. Pontalis, ces activités ne sont pas antagonistes. Au contraire, il jette des passerelles entre elles.

Son œuvre est baignée d'une mélancolie douce. De *L'Amour des commencements*, un livre autobiographique à *Fenêtres*, J.-B. Pontalis passe, peu à peu, du roman structuré à un cheminement non linéaire dans un paysage, avec une écriture fragmentée.

Le dossier que les *Moments Littéraires* lui consacre débute avec un portrait réalisé par le psychanalyste et écrivain Edmundo Gómez Mango, se poursuit par un entretien avec l'auteur et se termine sur L'autre côté, un texte inédit de J.-B. Pontalis.

- *Lettres polonaises*. Les lettres publiées sont extraites d'une correspondance familiale. Elles ont été écrites de 1936 à 1939. Yaël Armanet-Chernobroda les présente aux lecteurs.

« Ce n'était pas un secret de famille. Ces trois cents lettres ont

toujours été là, à la portée de tout le monde, dans leurs petites boîtes carrées en carton. Mais personne n'a jamais vraiment cherché à les lire parmi les enfants. Pendant 70 ans, elles sont restées comme ça, pliées en quatre, sans que quiconque puisse les lire, car elles avaient été écrites en yiddish et en polonais, et qui savait encore ces langues parmi les enfants de ces deux parents, émigrés venus de Pologne en janvier 1935, sentant venir le malheur, et s'établissant en Palestine ?

Mais les deux parents avaient lu toutes ces lettres, ils ont pleuré en silence et en cachette pendant toute leur vie sur leur deuil et le père, Saul -Menahem Chernobroda, a demandé que les noms de ses proches et ceux de sa femme, Malka-Sheine, née Stupaj, soient inscrits sur leurs tombes respectives. Pour la mémoire. Cela a été fait.

Leur fils aussi, Dov Chernobroda, a demandé de son vivant à ses trois enfants et à ses petits-fils de garder leur nom Chernobroda. Pour la mémoire. « C'est la seule chose qui nous reste de notre famille, notre nom », disait-il. Et ils l'ont gardé. » (...)

- Nadine Ribault . Invitée à Berlin, de septembre à novembre 2006, par le Berlin-Brandenburgisches Institut für deutsch-französische Zusammenarbeit in Europa, Nadine Ribault y a entamé l'écriture de son prochain roman, *Les songes de Wierre-Effroi*. *Les Moments littéraires* publient un extrait de son journal qui rend compte de son séjour en Allemagne et des « jours d'écriture » du roman durant ces deux mois.

Sylvain Ledda, spécialiste du théâtre romantique, metteur en scène, s'intéresse à la représentation de la mort. Pour lui, écrire, c'est renouer avec les formes musicales, notamment avec le prélude, la sonate ou la fantaisie. Il nous propose son journal de l'été 2003 avec, en toile de fond, Avignon 2003 et la lutte des intermittents du spectacle.

Pierre Furlan, auteur de romans et de nouvelles, est également traducteur d'écrivains néo-zélandais et américains (Paul Auster, Russell Banks, Denis Johnson, Thomas Savage) ainsi que du poète germanophone Erich Fried. Il a coordonné le numéro d'*Europe* sur la littérature néo-zélandaise (novembre 2006). Avec *Ma route coupait droit à travers le monde*, nous découvrons son journal.

Les chroniques littéraires d'Anne Coudreuse.

1er semestre 2008. 12 €

Directeur de publication : Gilbert Moreau

Se procurer la revue :

<http://pagesperso-orange.fr/les.moments.litteraires/>



Henry Bauchau Journal 2002-2005

Par Corinne Amar



Henry Bauchau. Tout d'abord, cela commence par un titre *Le présent d'incertitude*, *Journal 2002 - 2005*, oxymore inscrit sur fond bleu, le bleu, couleur fraternelle et protectrice de l'écrivain – quatre-vingt-quinze ans aujourd'hui - ; au hasard des pages, on tombe sur des paroles que la mémoire retient, de celles qui disent le magnifique douloureux désir de durer, le travail infiniment recommencé et salutaire de la douleur de naître, l'effort de naître qui donne seul la paix. « Je suis un homme parmi des milliards d'hommes, en communion peut-être avec d'autres artistes qui ressentent en cet instant la même paix, la même beauté, la même douleur sourde, l'incomplétude qu'ils ont décidé de transformer en travail. »

Que n'est-il dit dans ces quelques lignes ? Comment mieux habiter sa solitude, sinon par l'amour et le travail, sinon en la « peuplant de présence », de présence au monde, de présence à l'existence elle-même ? Le *Journal*, dans sa forme, sa régularité voulue, égrène la vie intérieure de celui pour qui la poésie, les rêves, l'inconscient, l'écriture sont essentiels, surprend le temps qui passe, rend compte de l'inéluctable, fixe les vertiges en instantanés, tel un appareil photographique.

Poète (un premier recueil en 1958, *Geologie*, couronné par un prix), dramaturge, romancier, psychanalyste, Henry Bauchau est né en Belgique, près de Bruxelles. Il fait ses débuts dans le journalisme, entre dans la Résistance armée pendant la guerre, fonde une maison d'édition

et de distribution, à Paris, après guerre, puis découvre le rôle vital de l'écriture dans sa vie, grâce à une psychanalyse – de 1947 à 1951 – entreprise avec Blanche Reverchon-Jouve, l'épouse de Pierre Jean Jouve. Tournant dans son existence, qui marque profondément sa pensée, en tant que psychothérapeute plus tard, en tant qu'écrivain. « *L'analyse a été la coupure, l'étape décisive. Dans ma vie, elle est intimement mêlée à l'écriture. L'une a libéré l'autre et toutes deux ont continué à agir et à évoluer ensemble.* » Dans les années 1990, et avec l'élaboration de l'oeuvre, vient le cycle mythologique, qui donnera successivement *Œdipe sur la route* (1990), *Diotime et les lions* (1991) et *Antigone* (1997) : musique dionysiaque, à laquelle il donne le pouvoir de ranimer « les trésors perdus de la mémoire », dont les héros disent « oui » à la vie, au futur, à la beauté, et qui mêle autant la connaissance de l'Antiquité que la psychanalyse, les philosophies asiatiques ou la foi chrétienne.

La notion du sacré, de l'enchantement de l'existence – *continuer à travailler dans le grand âge* –, les terrains mouvants de l'écriture, la patience en amour, la fatigue du roman en cours, les forces absorbées, la joie, malgré tout, le soir, d'être parvenu à aligner des pages, la nécessité de l'effort, ou encore le temps exquis de certains matins quand, même *sans ailes*, on peut « prendre part à la célébration des oiseaux » ; *Le présent d'incertitude* dit la gratitude de cela. « *Il y a une fête de l'existence (...) mais je suis loin de la ressentir tous les jours. Celle-ci est liée au fait d'exister dans son corps, sans que celui-ci vous opprime* ». Henry Bauchau a quitté la Belgique depuis longtemps, vit aujourd'hui non loin de Paris. Avec l'exercice d'écriture, la proximité de la nature, les arbres – leur colonne vertébrale, comme une leçon de vie –, lui sont compagnie ; dans cette « déchirure » qu'est *la grande vieillesse*, il y puise une plus grande paix intérieure.

« *Je me sens comme une bête prise dans un filet dont les fils sont tissés de mon besoin énorme de sommeil, de fatigue, de malaises, de demandes des autres et de la souffrance longue du froid, du manque de soleil et de L. Je ne puis éviter de finir ma vie dans l'hiver du veuvage et du manque. Il faut que par un sursaut, un retour de l'audace, je confie à nouveau mon manque de force à mon travail. Au travail des Grandes mains en moi et sur mes pages.* », écrit-il, le 9 mars 2004. Aujourd'hui, l'écrivain publie un grand roman *Le boulevard périphérique* ; fidèle à son éditeur (Actes Sud), fidèle à son vœu (255 pages puissantes, au vocabulaire « rétréci », qu'il rédigea avec beaucoup de

peine et à la main), fidèle à ses thèmes existentiels ; la vie, la mort et « l'ombre portée de la mort en soi » telle une énigme, l'espérance enfin, « l'espérance acharnée » : chaque jour, et empruntant le boulevard périphérique, le narrateur rend visite, dans un service de cancérologie, en banlieue parisienne, à sa belle-fille atteinte d'un cancer et qui lutte contre une mort inévitable. Il se souvient alors d'un temps, quarante ans plus tôt, sa mémoire évoque son ami de jeunesse, celui-là même qui lui enseigna le courage de ne pas avoir peur, qui fut capturé, pendant la guerre, par un officier nazi et assassiné dans des conditions mystérieuses. Et parce que la vie elle-même est un mystère, à la fin de la guerre, ce colonel nazi réapparaît, qui se fait connaître du narrateur..

« *On n'invente pas les personnages, ils existent dans l'inconscient, il faut les laisser sortir.* »

.....

Henry Bauchau,
Le présent d'incertitude, Journal 2002-2005, Éd. Actes Sud 2008, 315 p. 23 €.

Henry Bauchau,
Le boulevard périphérique, Éd. Actes Sud 2008, 256 p. 19,50 €.

Le site Henry Bauchau

<http://bauchau.fltr.ucl.ac.be/>

Le 7 mars 2008 à l'Université catholique de Louvain, «L'atelier d'Henry Bauchau», journée d'études organisée par Myriam Watthee-Delmotte.

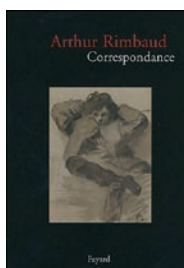
Programme : http://bauchau.fltr.ucl.ac.be/IMG/pdf/invitateli_erbauchau2008BD_1_.pdf

Contact : myriam.watthee@uclouvain.be.

Agenda

Conférences

Cycle En correspondance Arthur Rimbaud : correspondance 8 avril 2008 Musée de La Poste



Conférence de **Jean-Jacques Lefrère**. (cf. FloriLettres n°89 - Arthur Rimbaud)
A travers la correspondance de Rimbaud et de ses proches, Jean-Jacques Lefrère met en lumière la vie de ce poète qui à 20 ans, son œuvre déjà achevée, tourne définitivement le dos à la poésie et part pour vivre de nouvelles aventures en Europe et en Afrique.

Musée de la Poste
34 Bd de Vaugirard – 75015 PARIS
Tél : 01 42 79 24 24
www.museedelaposte.fr
Horaire : 15h
Tarif : 8 €

Festivals

Le Printemps des Poètes du 3 au 16 mars 2008

Inauguration du 10e Printemps des Poètes le 3 mars 2008



Soirée «Eloge de l'Autre»
Diffusion en direct sur France Culture

« Etre cultivé aujourd'hui, c'est porter en soi, à sa mort, des mondes plus nombreux que ceux de sa naissance. Etre cultivé aujourd'hui, c'est être tissé, mélangé par la culture des autres. »

Jacques Lacarrière

Les poètes, comédiens, musiciens explorent l'Autre à travers des textes d'Andrée Chedid, Aimé Césaire, Henri Michaux, Tony Harrison, Walt Whitman...

Avec Joël Chalude, Bernard-Pierre Donnadié, Guillaume Durieux, Odja Llorca,

Jacques Martial, Dominique Pinon, Zoé Valdès...

Musique : Groupe David Lescot (cuivres et percussions)

Soirée mise en espace par Claude Guerre

Durée : 1h30

Ouverture des portes à 19h30

Entrée libre dans la limite des places disponibles

Théâtre Mogador

25 rue de Mogador

75009 Paris

Événements poétiques : mars

- Voix croisées pour le Liban-hommage à Andrée Chedid et Nadia Tuéni, spectacle à Montpellier

- Graal Théâtre : lecture à deux voix, au château de Blandy les Tours

- Mon cher double - Abdellatif Laâbi en Palestine, à Jérusalem, Naplouse, Ramallah et Bethléem

Dix poèmes seront imprimés sur des cartes postales (dont deux écrits par des postiers) distribuées par les facteurs et dans les plus grands bureaux de poste.

<http://www.printempsdespoetes.com/>

Avec le soutien de la Fondation La Poste



Lectures / Théâtre

Le Journal d'Helen Lu par Claire Chazal



C'est en 1955 que François Truffaut, découvre par hasard le roman d'Henri-Pierre Roché Jules et Jim. C'est un véritable coup de foudre. Dès lors, il veut en faire un film. Sept ans plus tard, il le réalise. Le succès fut immédiat. Truffaut reçut de nombreuses lettres dont la plus importante, celle d'une très vieille dame, Helen Hessel, qui sous le nom de Kate avait été la véritable héroïne de Jules et Jim.

« Oui, J'étais cette jeune fille qui a sauté dans la Seine par dépit, qui a épousé son cher Jules et qui a passé par des extases et les désastres d'un amour éperdu et perdu. Oui, elle a même tiré sur son Jim. Tout cela est vrai et vécu et même le pyjama blanc. Henri-Pierre Roché en a fait un roman fondé en partie sur mon journal intime. »

D'après le Journal d'Helen Hessel (André Dimanche éditeur),
adaptation d'**Anne Rotenberg**.

Petit Montparnasse
31, rue de la Gaîté
75014 Paris

mardi 26 février 2008 à 19H00
lundi 3 mars 2008 à 19H00
mardi 4 mars 2008 à 19H00
mardi 11 mars 2008 à 19H00
mardi 18 mars 2008 à 19H00
mardi 25 mars 2008 à 19H00
(tarif plein: 34,5 €, adhérent: 27 €)

Robert et Clara S. « Correspondance sur scène » Le lundi 10 mars 2008 à 20h30

La Société Littéraire de La Poste et France Telecom ainsi que ACTE, association pour la création théâtrale européenne, ont organisé un spectacle autour de la correspondance de Clara et Robert Schumann de Jacques Beauvois.

Mise en scène de **Marie-Christine Barrault**
Avec Anne Constantin, piano et texte
et Jean-Louis Cassarino, texte

Grâce au soutien apporté par la Fondation La Poste, les entrées sont gratuites.
Il est cependant nécessaire de réserver au 01 40 05 09 49

Studio Raspail
216 boulevard Raspail
75014 Paris



Expositions

L'un pour l'autre : les écrivains dessinent du samedi 19 janvier au dimanche 6 avril



Conçue par le plasticien Jean-Jacques LEBEL et l'IMEC, l'exposition montre quelque deux cents pièces. Elle est présentée pour la première fois à l'abbaye d'Ardenne, aux portes de Caen, en Normandie, avant le Musée Berardo de Lisbonne et le Musée Communal d'Ixelles à Bruxelles. Cette exposition est proposée et présentée par l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, en partenariat avec le Musée Berardo de Lisbonne et le Musée communal d'Ixelles à Bruxelles, avec le concours de l'Université de Caen Basse-Normandie.

Commissariat : Jean-Jacques LEBEL
 Responsable des expositions (Imec) : Emmanuelle Lambert Recherches documentaires (Imec) : Claire Paulhan assistée de Pierre Clouet
 Chargée de production des expositions (Imec) : Caroline Dévê
 Coordination éditoriale (Imec) : Sophie Bogaert

Grange aux dîmes
 Du mardi au dimanche, de 14h à 18h
 Entrée : 4 € 3 € (tarif réduit), gratuit pour les chômeurs et les moins de 12 ans.



Exposition « La Poste inspire des artistes » Musée de La Poste Du 11 mars 2008 au 31 octobre 2008



L'exposition « La Poste inspire des artistes » permet de découvrir le rôle de La Poste dans l'art des XXe et XXIe siècles. Commanditaire d'œuvres d'art pour la série artistique de timbres-poste, La Poste est aussi une source d'inspiration pour de nombreux artistes. Cet événement exceptionnel réunit plus de 150 œuvres provenant en majorité des collections du Musée de La Poste, souvent méconnues du public. Dans une première salle, les visiteurs découvrent les maquettes des timbres-poste de la série artistique commandés par La Poste depuis 1974. Ce sont des œuvres originales signées par Agam, Alechinsky, Arman, Dewasne, Manessier, Pignon, Soulages, Vasarely, Zao Wou-Ki, Miró... Les deux salles suivantes sont consacrées à l'art postal. La scénographie met en valeur chaque médium postal utilisé et détourné par les artistes tels les cartes postales, les boîtes aux lettres, les sacs postaux, les timbres-poste ou les enveloppes. Citons : Les « Compressions de Chèques postaux et de timbres-poste » de César, l'« Accumulation de timbres-poste » d'Arman, les boîtes aux lettres de Skall, Patrick Raynaud, Ben, Saül Kaminer, la « Boîte alerte. Missives lascives » de Duchamp, les sacs postaux de Télémaque, de l'artiste israélienne Varda Carmeli, de Claude Vierrat, les séries de cartes postales créées par les Surréalistes, les Futuristes, Joseph Beuys, Klein, une série de 40 cartes de l'artiste japonais On Kawara, les enveloppes de Buraglio, Calder, Arroyo, Jean-Pierre Raynaud, André-Pierre Arnal, Christo, Saura... Dans le dernier espace, la jeune génération de créateurs est mise en avant avec les photographies de Véronique Boyens et Arja Hyttiäinen et les figures textiles de Hélène Barrier. L'exposition se clôt avec l'œuvre numérique et interactive de l'artiste Miguel Chevalier, « L'envolée du courrier » sur une musique de J.B. Baboni, commande du Musée de La Poste spécialement pour cette exposition. (Communication du Musée de la Poste)

Commissaire de l'exposition : Emilie BERNARD
 Musée de la Poste
 34 Bd de Vaugirard – 75015 PARIS
 Tél : 01 42 79 24 24
 Ouvert du lundi au samedi de 10h à 18h
 Fermé dimanche et jours fériés
 Entrée : 5.00 Tarif Réduit : 3.50
 Gratuit pour les moins de 18 ans
 www.museedelaposte.fr

L'un pour l'autre les écrivains dessinent

Par Olivier Plat



Le catalogue de l'exposition *L'un pour l'autre, les écrivains dessinent* montée par l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine (l'IMEC) à partir de son fonds d'archives et de deux collections privées, dont celle de l'éditeur Pierre Belfond, nous invite à explorer cette frontière entre art et littérature,

encore mal repérable pour les maniaques de la classification (comme en témoignent les tampons de la Bibliothèque Nationale souillant les lavis de Hugo). Ce qui frappe dès l'abord de l'ouvrage est la diversité des objets proposés : plus de trois cents œuvres d'une centaine d'auteurs, du XI-Xème siècle à nos jours, aux confins de l'écriture, du dessin et de la peinture. Que signifie peindre ou dessiner pour un écrivain ? Certains dessins peuvent être considérés comme des œuvres plastiques à part entière : telles les admirables et inquiétantes figures fantomatiques de Michaux ou ses dessins mescaliniens, non sans parenté avec les lavis de Hugo, peintre tachiste avant l'heure, qui peignait à l'horizontale sur sa table d'écrivain, intervenant avec ses ongles ou des bouts d'allumettes noircies, tournant autour de la feuille, jetant du café dessus, fabriquant de l'inconnu à travers les transparences du lavis. D'autres types de documents relèvent plus de l'archivistique : dessins intégrés au manuscrit ou en marge du manuscrit, gamme qui va du griffonnage que l'on fait quand on est au téléphone au dessin qui aide manifestement à retrouver l'impulsion au moment où l'écriture se bloque en passant par des dessins purement illustratifs dans des correspondances. Le mérite du catalogue et de l'exposition qui l'accompagne, est de mettre en rapport des auteurs peu connus du grand public (extraordinaire encre sur papier de Fred Deux) avec d'autres célèbres, dont les dessins ne sont pas nécessairement d'une qualité ex-

trême, mais dont les noms sont passés à la postérité : émotion provoquée par le tracé maladroit d'un jeune cocher de Londres par Rimbaud, alors âgé de quatorze ans, double inversé de la maîtrise des dessins naturalistes de Günter Grass. Parfois les mots se mêlent au dessin, jouant de cette hybridité, entre expression langagière et visuelle : poésie naïve et enfantine d'une lettre-rébus de Desnos, pastiches de Proust assortis de titres à rallonge humoristiques, logogrammes de Christian Dotremont, lettres-collages de Michel Butor, « parolibres plastiques » d'Angelo Rognoni, « Alphabet » de Michaux... Mais peut-être faudrait-il, pour paraphraser Tadeusz Kantor, considérer comme création « *tout ce qui n'est pas encore devenu une prétendue œuvre d'art, ce qui n'a pas été encore immobilisé, ce qui manifeste des impulsions directes de vie, ce qui n'est pas encore prêt, arrangé* ». Quel est le point commun entre les autoportraits de Baudelaire, « Une empreinte de fessier féminin » de Topor, une étude pour « *Roberte et les collégiens* » de Klossowski, un portrait de Mania Oïffer par Antonin Artaud, un dessin de Henry Miller réalisé sur un exemplaire du Tucson Daily, une photographie érotique d'Alain Fleisher, les huiles sur toile de Gabriel Pomerand, les collages de Schwitters ou les dessins psychanalytiques de Pierre-Jean Jouve, sinon ce surgissement invétéré de l'inconscient débordant les catégories de la pensée rationnelle ? Mélange parfois par trop hétérodoxe qui brouille le message : que viennent faire ici les dessins d'un académisme mort-né d'Anatole France, ou de Mérimée ? Même si Jean-Jacques Lebel, commissaire de l'exposition, auquel cela n'a pas échappé, nous indique qu'ils feraient en quelque sorte office « *de contre point révilusif, d'appeau, de borne dérisoire* » ? Au fond le catalogue aussi bien que l'exposition, posent plus de questions qu'ils n'apportent de réponses, et c'est cela qui nous les rendent passionnants. Quel est le statut de l'œuvre, celui du document ? Qu'est-ce qu'une collection ? Comment regarde-t-on une production artistique ? Selon quels critères l'évalue-t-on ? À nous, regardeurs et regardeuses, de faire notre chemin au sein de ce dédale, afin comme nous y engage Jean-Jacques Lebel, « *de nous livrer aux repérages et aux rapprochements imprévus imposés par la seule subjectivité du regard* ».

Divers textes éclaireront le lien entre ce livre et l'exposition (janvier/mars 2008) qu'il accompagne, présentée à l'IMEC (Abbaye d'Ardenne, Caen) puis à Ixelles (Belgique) et à Lisbonne (Portugal), avant de circuler dans d'autres lieux. Ce livre est une co-édition Buchet-Chastel - Les Cahiers dessinés et l'IMEC (Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine).

Les actions de mécénat de la Fondation La Poste

Fidèle aux valeurs du groupe La Poste, la Fondation soutient l'expression écrite en aidant l'édition de correspondance, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de l'écriture.

Lundi 16 avril 2007, Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture et de la communication, a remis à La Fondation La Poste, représentée par Jean-Paul Bailly, président du Groupe La Poste, la **médaille de Grand Mécène** du Ministère de la culture et de la communication

Le timbre de la Fondation La Poste



Création d'Elisabeth Maupin
d'après M2baz © La Poste, 2006

Aide à l'édition de correspondances et aux publications qui valorisent l'écriture épistolaire

2008

Wagner - Liszt : *Correspondance*, Gallimard, fin printemps 2008. Cette correspondance s'étend de 1841 à 1882. Elle offre un tableau de la vie politique, intellectuelle et artistique en Europe et reflète le génie créateur des deux musiciens.

Rabaud, *Correspondance et écrits de jeunesse (Lettres à Daniel Halévy et Max d'Ollone)*, Symétrie, « Il n'y est question que d'art et de musique, et la qualité de la plume de Rabaud est indéniable »

Les écritures cunéiformes et leur déchiffrement, De Boccard, Mars 2008. Livre qui reprend une exposition qui s'est tenue lors de la Fête de la science, en oct 2007. Cette date commémorait les 150 ans du déchiffrement de l'écriture cunéiforme. « Ce terme, apparu pour la 1ère fois vers 1700, décrit l'aspect des signes d'écriture, formés d'assemblages de petits clous ou coins. Or ces signes ont été utilisés pendant 3 millénaires, par des peuples très différents.... »

Louise de Vilmorin, Duff et Diana Cooper, *Correspondance à trois (1944-1954)*, Le Promeneur - Gallimard, Mars 2008. Echange épistolaire presque entièrement inédit. Ces lettres font apparaître le réseau des relations sociales de la romancière.

Verlaine, *Correspondance générale*, Tome 2.

Dans les secrets de la police, cinq siècles d'archives inédites dans les dossiers de la préfecture de Police, *L'Iconoclaste*, Automne 2008. Pour la 1ère fois un livre illustré fera découvrir les trésors conservés dans les archives ultra secrètes de la Préfecture de Police de Paris. Avec des accents de faits-divers et de polars.

Correspondance générale de Napoléon - Volume 5 - 1805, Voltaire Foundation, Oxford, Fayard, Printemps 2008. Soutien au travail de recherche mené par la Société Montesquieu, en vue de la publication du 2ème tome (engagement sur 2 ans) en 2009.

Correspondance de Montesquieu. Soutien au travail de recherche mené par la Société Montesquieu (Siège social Lyon), en vue de la publication du 2ème tome (engagement sur 2 ans) en 2009.

Correspondance de Diaghilev, Actes Sud, Automne 2008.

Correspondance Perret Dormoy, du Linteau (Fermanville / Manche)

« La bande à Picasso », Ouest France, Octobre 2008. Maurice Raynal théoricien de la Révolution cubiste. La correspondance souligne les liens privilégiés qu'entretenait Maurice Raynal avec les artistes (Picasso, ruan Gris, Chagall, Brancusi, Cocteau...).

Correspondance Arman et sa première épouse (Elyane Fernandez), Editions PC (Philippe Chaveau). Correspondances des années 50 à 70.

Correspondance Arman et sa première épouse (Elyane Fernandez), Editions Philippe Chaveau. Correspondances des années 50 à 70

Correspondance Abel Gance Nelly Kaplan, Du Rocher. « De 1954 date de ma rencontre avec Abel Gance, à 1964 année de mon départ pour engager ma propre destinée créative, des centaines de lettres furent échangées, où travail et passion ont alterné avec une égale frénésie... » propos de Nelly Kaplan

Gustave Flaubert, Lettres à sa maîtresse, 1846-1855, La Part Commune, Mars 2008. Lettres à Louise Collet en 3 volumes.

Correspondances Intempêtes, Triartis, Avril 2008. Des lettres d'écrivains du XVIème au XXème de la collection de la BnF reproduites en fac-similé trouvent pour réponse des lettres d'écrivains contemporains : Nancy Huston répond à Guillaume Apollinaire, Dominique Fernandez à Marcel Jouhandeau...

Lettres de femmes, Textuel, Automne 2008. Arletty, Edith Piaf, Albertine Sarrazin, Louise de Vilmorin. Destinées extraordinaires, femmes de lettres, artistes populaires, femmes du monde, femmes amoureuses... ces quatre femmes ont en commun d'avoir produit des petits bijoux épistolaires sensibles et bouleversants.

Projet éditorial avec Fondation Zellidja, L'Harmattan

Ecrits et correspondances de Pablo Picasso, ENSBA.

Manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture.

Portées par les ANCI des différentes régions

2008

60ème anniversaire de la Semaine d'Art en Avignon 1947-2007. (15 au 23 sept 2007)
Lecture quotidienne de correspondances. Engagement aux côtés de la Maison Jean Vilar sur 1 année.

Programme culturel « Permis de Musée » sur la thématique « Correspondances » avec le Conseil Général de Lot et Garonne. Saison 2007-2008. Action notamment en direction des scolaires : les classes chercheront à obtenir des précisions sur une œuvre par l'intermédiaire d'une relation épistolaire avec les musées, puis en direction de tout le public, des ateliers d'écriture seront proposés aux enfants de 2 à 11 ans accompagnés de leurs parents.

Printemps des Poètes 10ème édition. « Eloge de l'autre », 3 au 16 mars 2008. Dix poèmes imprimés sur des cartes postales (deux écrits par des postiers) distribuées par les facteurs et dans les plus grands bureaux de poste.

« Correspondances sur scène » Société Littéraire La Poste et France Telecom, 10 mars et 26 mai 2008. Soutien apporté pour deux soirées: « Robert et Clara Schumann » Mise en scène Marie-Christine Barrault « Lettres de Saint Paul à Sénèque » de Xavier Jaillard

Lecture de Correspondance dans le cadre du Salon du Livre de Deauville, du 1er au 3 mai 2008. Le vendredi 2 mai à 18 heure : Lecture par Alain Mabanckou d'extraits de son dernier livre « Lettre à Jimmy » et par Eugène Ebodé d'extraits de son roman « Silikina » et notamment de « La lettre à la fiancée »

Festival « Etonnants Voyageurs » à Saint-Malo, du 8 au 12 mai 2008

Festival du Mot La Charité sur- Loire, 3ème édition, du 4 au 8 Juin 2008
[http : // www festivaldumot.fr](http://www.festivaldumot.fr)

10ème édition Festival Littéraire « Par Monts et par Mots » à Saint-Jans-Cappel (59), du 12 au 15 juin. Thème « La Correspondance dans tous ses états ».

Le Marathon des Mots Toulouse, 4ème édition, du 11 au 15 juin 2008
[http : // www.lemarathondesmots.com](http://www.lemarathondesmots.com)

Festival « Les Orientales » à Saint Florent le Vieil (49), du 27 juin au 6 juillet. Cette 10ème édition aura pour thème les « Correspondances d'Orient ». Quatre sessions lectures (et musiques du monde) se dérouleront à l'heure du thé sur les thèmes suivants :

- Sur la route de la soie (lettres de Pierre Loti, Lord Byron ou Victor Segalen)
- Le rêve égyptien (lettres de Lawrence Durrell, André Gide ou Andrée Chédid)
- Scènes indiennes (lettres de Henri Michaux ou Alexandra David-Neel)
- Mémoires d'Asie (Antonin Artaud, Paul Claudel)

Festival de la Correspondance à Grignan, 12ème édition, juillet 2008. Sur le thème de la peinture
[http : // www.festivalcorrespondance-grignan.com](http://www.festivalcorrespondance-grignan.com)

Les Correspondances Manosque-La Poste, 10ème édition, du 24 au 28 septembre 2008

Prix du Jeune Ecrivain, 3 concerts lectures avec Hervé Billaut et François Castang

Œuvres jouées : Le Tombeau de Couperin de Ravel et des pièces d'Albéniz et de Fauré.

Lecture de lettres de Ravel à Pierre Lalo, Colette, Manuel de Falla.... De lettres adressées à Ravel ou relatives à lui de Romain Rolland, Claude Debussy, de Fauré à Ernest Chausson.....

- 10 avril à Muret
- 28 septembre à Rochebonne
- date à définir Auditorium siège de La Poste

« correspondances actuelles d'écrivains sur les routes de l'Aéropostale » projet du P.E.N. Club de France, année 2008 / projet sur 3 ans. Susciter une correspondance entre des écrivains contemporains vivant dans des dans les différents pays qui ont été touchés par la grande aventure de l'aéropostale, prioritairement : l'Europe, l'Afrique et l'Amérique latine.

Collection de « lettres filmées », 29 mai 2008 : journée « lettre au cinéma ». Depuis oct 2007 le Musée de La Poste développe un dispositif pédagogique et artistique « Lettres au Cinéma » en lien avec des classes des lycées Ravel et Buffon à Paris. Il s'agit pour les élèves de partir d'ateliers théoriques et d'arriver à la réalisation de courts-métrages (lettres filmées, adaptation d'une lettre du répertoire, l'objet lettre dans la fiction...). Une journée « La Lettre au cinéma » est programmée le 29 mai 2008 au Musée de La Poste. Cette journée, destinée au public et aux lycéens, présentera les plus intéressants des courts-métrages et offrira diverses animations. La Fondation est sollicitée pour permettre la réalisation d'un film de 20 à 30mn qui constituerait le début d'une collection de lettres filmées. Réalisateur : Jean Comolli

Exposition « Paroles de Femmes », Mars (journée de la femme). Expo sur le thème de l'ouvrage de la collection Paroles de...développé par Radio France, Paroles de Femmes. Conception de 32 panneaux de 112 x 68 cm.

Cafés littéraires de Montélimar. Du 2 au 5 octobre 2008

Les Rencontres de la Nuit / Paris Batignolles. Juin 2008

Colloque Cerisy. Du 2 au 12 août 2008. "Femmes, création, politique".

Concours de Correspondance / Ouessant. Eté 2008

Prix Wepler-Fondation La Poste, 11ème édition. Brasserie Wepler, Paris 18e. Le Prix et la Mention récompensent des œuvres de langue française qui se distinguent par l'audace de l'écriture et la marge.

Prix Sévigné 2008, Espace Marque au siège de La Poste. Prix qui couronne la publication d'une correspondance inédite ou d'une réédition augmentée d'inédits apportant une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires, sans limitation d'époque, en langue française, ou traduite d'une langue étrangère.

Fondation Zellidja / Prix d'écriture. Dotation du prix d'écriture remis au lauréat du meilleur rapport sélectionné parmi les 10 meilleurs rapports présélectionnés par la Fondation Zellidja.

Prix Clara : octobre 2008. Créé en mémoire de Clara S. décédée subitement à l'âge de 13 ans d'une malformation cardiaque en septembre 2006, le pris Clara est destiné aux écrivains en herbe de 11 à 17 ans. Le jury a examiné plus de 600 nouvelles et sélectionné les six textes. L'intégralité des bénéfices sera versée à l'association pour la recherche en cardiologie de l'hôpital Necker-Enfants malades

Soutien à la diffusion de l'information littéraire en rapport avec les objectifs de la Fondation

FloriLettres et site internet de la Fondation La Poste. Refonte et nouvelle identité visuelle depuis mai 2007

Soutien aux jeunes talents qui associent textes et musique

Avec le soutien des ANCI des régions concernées

2008

Voix du Sud-Fondation La Poste : Projet sur trois ans, 2006-2009. Création du Centre des Ecritures de la chanson française en 2006

Rencontres répertoires : 1er trimestre 2007

Rencontres d'Astaffort : 2ème trimestre 2007

Tournée Aquitaine : Septembre 2007

Festival Nuits de Champagne à Troyes : novembre 2007

11 mars 2008 à l'Opus Café / Paris 10ème, Création et remise des Prix Centre des Ecritures de la Chanson.

Festival d'Aix-en-Provence : du 26 juin au 23 juillet 2008

Soutien à l'Académie Européenne de Musique

- 11 janvier : Présentation à l'Opéra de Lille de Didon et Enée / Organisation d'une soirée « Poste » avec l'ANCI Nord - Pas de Calais.

Francofolies à La Rochelle, 23ème édition. Du 11 au 16 juillet 2008. Présence avec Voix du Sud

«Le cœur en Musiques», Saisons Musicales en Ardèche, 6ème édition : août 2008. Lectures de correspondances et d'écrits de musiciens

Engagement en faveur des exclus de l'écriture

Avec le soutien des ANCI des régions concernées

Opéra de Lyon, Kaléidoscope de septembre 2006 à juin 2008. Engagement sur trois ans. Faire participer des jeunes, exclus de l'écriture à la création d'un «Porgy and Bess» contemporain : ateliers d'écriture, mise en musique, réalisation des costumes, mise en scène... aux côtés de professionnels.

1ère étape : à partir de Septembre 2006, animation des ateliers d'écriture

Présentation des textes écrits pour Kaléidoscope

2ème étape à partir de mars 2007 : mise en musique

3ème étape : **représentation en juin 2008**

Le 7 juin à Venissieux

Le 8 juin Pentès de la Croix Rousse

Women's Forum. Prix Women for Education remis le 13 octobre 2007 à l'association Afghanistan libre, par la Fondation Elle - soutenue par la Fondation La Poste et Renault - dans le cadre du Women's Forum. Pour la Première fois la Fondation Elle a remis le Prix Women for Education à l'association Afghanistan Libre / Afghanistan.

Prix qui va permettre d'aider plus de 2700 filles à aller à l'école, à l'université, ou à monter des projets dans leur village, grâce au microcrédit.

Association Lire c'est Vivre. Fleury Mérogis. Mise en place de 4 ateliers d'écriture sur le thème de la correspondance épistolaire / de juillet 2007 à avril 2008. « Lire c'est Vivre » a pour objet principal de gérer les huit bibliothèques de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Elle met en place un projet d'atelier d'écriture - à travers quatre ateliers animés par Nadia Xerri, auteur metteur en scène et sa Compagnie - afin de sensibiliser les détenus lecteurs à une certaine forme d'écriture. Elle a décidé de travailler sur le thème de la correspondance épistolaire, qui en maison d'arrêt tient une place privilégiée. A l'issue des quatre ateliers, l'ensemble des textes produits seront publiés sous forme d'un livre.

Planète Urgence. Missions de congés solidaires effectuées par des collaborateurs de La Poste en faveur des exclus de l'écriture

CRAPT-CARRLI -GIP FCIO Alsace. Plaisir d'écrire Alsace 2008. Ateliers d'écriture localisés sur l'ensemble du territoire alsacien visant à susciter le désir d'écrire chez des personnes maîtrisant peu l'écrit. Thème pour 2008 : "Environnement" proposé comme sujet d'écriture et de réflexion.

Depuis le 5 juillet 2005, le site de la Fondation La Poste, www.fondationlaposte.org, est le premier site du groupe La Poste rendu «**accessible**» aux non-voyants.

.....
Rédactrice en chef Nathalie Jungerman

Collaboration Corinne Amar, Elisabeth Miso, Olivier Plat

ISSN 1777-563

nathalie.jungerman@laposte.net

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

44 boulevard de Vaugirard

Case Postale F603 75757 Paris Cedex 15

Tél : 01 55 44 01 07



<http://www.fondationlaposte.org>
fondation.laposte@laposte.fr